



L'ANTIUTOPIE – UNE UTOPIE EN ABSENCE

Corin Braga

Université Babes-Bolyai, Cluj-Napoca (Roumanie)

Il est possible de représenter les variétés du genre de l'utopie littéraire sur un axe moral qui part d'un point central, un «point zéro», que nous appelons *mundus* (l'image «neutre» du monde contemporain de l'utopiste). Vers la droite de ce point de repère se rangent les utopies, c'est-à-dire les topies positives, heureuses, eudémoniques, dans une progression qui va des utopies réalistes, vraisemblables (eu-topies) aux utopies idéales, fantastiques, voire impossibles (ou-topies). De l'autre côté de l'axe se rangent des topies qui retombent dans le domaine du négatif, du mal, de l'indésirable, du cauchemardesque, du terrifiant, sur une échelle qui avance du possible vers l'impossible, donc du registre de lecture réaliste, de la convention de véracité, vers le registre fantastique, qui annule les lois de la nature, du psychisme ou de la société. Sur cette échelle, les dystopies et les antiutopies deviennent le pendant symétrique des eutopies et des o(u)topies¹. Dans ce texte nous nous proposons de démontrer, en analysant quelques unes des premières satires utopiques, que les antiutopies sont nées à l'Âge classique par l'inversion des utopies en leur contraire, qu'elles sont des utopies en absence.

Par sa fonction critique, l'antiutopie est très proche de la satire, et peut-être y trouve-t-elle ses origines. Northrop Frye, dans son *Anatomie de la critique*, fait dériver le genre utopique de la «satire de l'ingénu» et de la satire ménippée, modalités du «Mythos de l'hiver» (à savoir l'ironie et la satire). La suite antique de Ménippe, Lucien, Varron, Pétrone et Apulée serait reprise à l'âge moderne par Érasme, Rabelais, Swift, Voltaire, etc.². À son tour, Robert C. Elliott part des racines mythologiques et magiques de la satire (sortilège, maléfice, enchantement) pour voir dans l'utopie satirique et la dystopie des parades psychologiques de conjuration et d'expurgation des maux de la société³. Là où l'eutopie a une fonction constructive, la dystopie a une fonction destructive. C'est à partir de cette assertion que Glenn Negley et J. Max Patrick ont pu opposer les «utopies constructives» aux «utopies satiriques⁴».

À la Renaissance, période de profonds bouleversements de paradigme, le genre satirique connaît une vogue facile à expliquer. Sébastien Brandt dans sa *Nef des fous* ou Érasme dans son *Éloge de la folie* critiquaient les structures de la civilisation de leurs temps, de facture chrétienne, remises en question par les

¹ Voir BRAGA, Corin – "Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie". *Metabasis. Filosofia e comunicazione* [en ligne], 2 (Septembre 2006). URL: www.metabasis.it

² FRYE, Northrop – *Anatomie de la critique*. Traduit de l'anglais par Guy Durand. Paris: Gallimard, 1969, p. 285, 375-380.

³ ELLIOTT, Robert C. – *The Power of Satire: Magic, Ritual, Art*. Princeton: Princeton University Press, 1960, p. 18-48.

⁴ NEGLEY, Glenn et PATRICK, J. Max – *The Quest for Utopia. An Anthology of Imaginary Societies*. New York: Henry Schuman, 1952, p. 5-6.



explorations et les découvertes géographiques, la redécouverte de l'Antiquité païenne, les progrès des sciences, l'évolution des mentalités dans la direction du nouvel humanisme. Si Érasme provoquait son ami Thomas More de faire un *Éloge de la sagesse*, de produire un modèle de société idéale, c'était parce que lui, il avait déjà présenté la société européenne comme un contre-modèle. Les textes des deux humanistes avaient provoqué, dès le début, la catalyse du *mundus* entre des «cations», attribués à la civilisation européenne, et des «anions», projetés dans l'Utopie australe.

Toutefois, *l'Éloge de la folie* n'est pas une dystopie ou une antiutopie. La différence spécifique entre une satire et une utopie satirique est donnée par une convention narrative importante, à savoir l'identité ou la non-identité du monde fictionnel avec le monde critiqué. Dans la satire, ces deux mondes coïncident : le satiriste s'en prend au monde contemporain et met en lumière ses défauts et ses vices. Même quand il construit une allégorie, comme la *Nef des fous*, cette allégorie est transparente, transitive, sans reste, elle renvoie directement à l'«allégorisé» (notre monde), sans donner une consistance ontologique fictionnelle à l'«allégorisant» (la nef).

En revanche, dans l'utopie satirique ou l'antiutopie, le monde miroir (un miroir critique) se voit attribuer une identité propre face au monde contemporain de l'auteur (le monde critiqué). C'est justement cette non-identité entre les deux univers fictionnels qui permet la mise en place de l'opposition caractéristique de toute utopie entre un «ici» (d'habitude l'Europe) et un «ailleurs» exotique distribués en figures complémentaires. Pour cela, il faut que le monde étranger, bien qu'il ne soit qu'une parabole de notre monde, jouisse, au niveau de la fiction, d'une certaine réalité ontologique, que l'auteur le présente, ne serait-ce que de manière formelle, comme différent du nôtre.

La convention de lecture utilisée par les utopistes pour sécuriser l'autonomie de l'autre monde (*mundus alter*) face au nôtre (*mundus idem*, en utilisant les termes des Joseph Hall⁵) provenait de la littérature de voyages. Les grandes découvertes de la Renaissance, de concert avec la mentalité empirique et pragmatique inspirée par la philosophie baconienne, avaient engendré un nouveau «pacte de vraisemblance⁶», qui garantissait la véracité de ces relations. Thomas More déjà avait greffé son *Utopie* sur le voyage de Pigafetta, prolongeant pratiquement la géographie réelle dans une géographie imaginaire⁷. Ces techniques de validation (recours à la géographie réelle, langages professionnels spécifiques, approche ethnographique descriptive) avaient pour effet de transférer aux topies imaginaires la consistance des continents, îles, lieux et civilisations nouvellement découverts.

Parfois le brouillage des repères de certification était si bien mis au point qu'il a même pu générer des confusions comiques (relations de voyages jugées inventées,

⁵ HALL, Joseph – *Mundus alter et idem*, 1605; *Another World and Yet the Same*, Bishop Joseph Hall's *Mundus Alter et Idem*. Translated and edited by John Millar WANDS. New Haven and London: Yale University Press, 1981.

⁶ Voir BRAGA, Corin – «Le pacte de vraisemblance». In BRAGA, Corin – *Les antiutopies classiques*. Paris: Classiques Garnier, 2012.

⁷ Voir PREVOST, André – *L'utopie de Thomas More*. Présentation, texte original, apparat critique, exégèse, traduction et notes. Préface de Maurice SCHUMANN. Paris: Mame, 1978.



comme les *Aventures aux Mascareignes. Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales*, 1707⁸; utopies passant pour des descriptions réelles, comme *An Historical and Geographical Description of Formosa* de George Psalmanazar 1704⁹). Néanmoins, indifféremment du degré de vraisemblance escompté par l'auteur, minimal ou total, les utopies satyriques (et tout récit utopique) se distinguent des satires par la convention que le monde décrit est un *mundus alter* par rapport au *mundus idem* contemporain de l'auteur. Pour qu'une satire devienne une dystopie, il faut que le monde négatif soit présenté, ne serait-ce que de manière conventionnelle, comme ayant une identité géographique différente du nôtre.

Satires sociales

Prenons pour exemples deux textes de la même époque, une eutopie et une dystopie. En 1580 et 1581, Thomas Lupton publie les deux tomes d'une fantaisie d'amélioration sociale: *Siuqila. Too good, to be true: Omen. Though so at a vewe yet all that I tolde you is true, I upholde you. Now cease to aske why? For I can not lye. Herein is shewed by waye of Dialogue, the wonderful maners of the people on Mauqsun, with other talke not frivolous* et *The second part and knitting up of the boke entitled Too good to be true. Wherein is continued the discourse of the wonderfull Lawes, commendable customes, and strange manners of the people of Mauqsun*. De même que Thomas More, qu'il évoque dans le sous-texte, Thomas Lupton est sceptique quant à la possibilité de réalisation de son rêve: «Trop bon pour être vrai». Ce qui est plus important pour notre discussion c'est que, bien que la proposition s'applique sans aucun doute à l'Angleterre contemporaine, l'auteur présente ce monde sous un autre nom, paraphrasant toujours l'Utopie et la Nusquama de Thomas More: Siuqila et Mauqsun, anagrammes d'Aliquis (quelqu'un, quelque chose) et Nusquam (nulle part).

En 1583, Phillip Stubbes utilise la même convention de distanciation dans les deux tomes de son *The Anatomy of abuses: Containing a Discourse or Briefe Summarie of such notable vices and imperfections, as now raigne in many Christian Countreyes of the Worlde: but especially in a verie famous Islande called AILGNA: Together, with most fearfull Examples of Gods iudgements, executed upon the wicked for the same, as well in Ailgna of late, as in other places, elsewhere. Verie Godlie, to be red of all true Christians euerie where: but most needfull to be*

⁸ LEGUAT, François – *Aventures aux Mascareignes. Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales 1707* (Texte intégral), Introduction et notes de Jean-Michel RACAULT, Suivi de Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Éden, par Henri DUQUESNE (1689). Paris: Éditions de la Découverte, 1984.

⁹ *Description de l'Île Formosa en Asie*. Du Gouvernement, des Loix, des Mœurs & de la Religion des Habitans: Dressée sur les Mémoires du Sieur George Psalmanaazaar, natif de cette île, Avec une ample & exacte Relation de ses Voyages dans plusieurs endroits de l'Europe, de la persécution qu'il y a soufferte, de la part des Jésuites d'Avignon, & des raisons qui l'ont porté à abjurer le Paganisme, & embrasser la Religion Chrétienne Reformée, Par le Sieur N.F.D.B.R., Enrichie de Cartes & de Figures. À Amsterdam: Aux Dépens d'Estienne Roger, marchand libraire, MDCCV [1705].



regarded in Englande, et The second part of the Anatomy of abuses, containing the Display of Corruptions, with a perfect description of such imperfections, blemishes and abuses, as now reigning in euerie degree, require reformation for fear of Gods vengeance to be poured upon the people and countrie, without speedie repentance and conversion unto God. Il s'agit d'une critique puritaine plus que transparente de l'Angleterre (Anglede); mais la satire devient toutefois une dystopie par la parade minimale d'attribuer le monde décrit à un espace géographique différent de l'Europe: «*a verie famous Islande called AILGNA*». L'anagramme (avec la convention d'altérité qui l'accompagne) permet la constitution du dispositif spéculaire double du genre utopique: AILGNA est un monde en miroir posé comme modèle négatif pour ANGLIA.

Dans une réédition unifiée et corrigée de 1595, Phillip Stubbes renonce à la parade du dédoublement entre ANGLIA et AILGNA et attribue la pléthore de «*vices and enormities*» à tous les pays du monde, et «*especiallie in this Realme of England*». Aussi, adresse-t-il sa harangue aux Chrétiens de partout, et spécialement à ceux d'Angleterre. Il est possible que la convention utopique lui ait semblé insatisfaisante, puisqu'elle diluait, par l'introduction d'un miroir géographique, la gravité de son message critique et qu'en conséquence il soit revenu aux conventions du genre satirique, qui lui permettaient la nominalisation directe de la société visée par ses attaques.

Et pourtant, malgré ce changement dans le titre, *l'Anatomie des abus* reste une dystopie, puisque l'auteur n'est pas intervenu dans la structure de profondeur de son récit. Conçu comme un dialogue («*made dialogue-wise*») entre deux interlocuteurs, Spudeus et Philoponus, le texte attribue aux deux interlocuteurs une identité ethnique non-anglaise. Leurs noms grecs renvoient non pas à une Grèce historique réelle, mais à une république chrétienne abstraite, à une «*république des lettres et de la philosophie*» sortie tout droit de Platon et des dialogues moraux de la grande tradition. Plus décisif encore, les deux personnages ne parlent pas de l'Angleterre comme de leur pays, mais comme d'une contrée lointaine, qui a été explorée par Philoponus et est maintenant présentée comme une civilisation étrangère: «*I haue led the life of a poore Traueller, in a certaine famous Iland, once named Albania, after Britania, but nowe presentlie called Anglia*¹⁰». La position de Philoponus n'est pas celle d'un ethnographe, intéressé par le spécifique local, mais celle d'un moraliste, qui juge les mœurs et les attitudes décrites, en les comparant à ceux de son monde.

Puisque le monde de Spudeus et de Philoponus est un monde idéal, construit sur les principes de l'éthique chrétienne, l'Angleterre ne peut faire figure que d'un monde inférieur, critiquable et, à la limite, corrigible. Cette distribution entre un «*ici*» (la «*république des lettres*» des deux «*juges*») fonctionnant comme un repère moral et un «*ailleurs*» (l'Angleterre) donné comme un contre-modèle fait de *l'Anatomie des abus* une antiutopie, peut-être la première de la littérature classique. En tout cas, par rapport aux utopies, elle offre un exemple «*d'école*»

¹⁰ STUBBES, Phillip – *The Anatomy of abuses*, 1595. Edited by Margaret Jane KIDNIE. Tempe (Arizona): Renaissance English Text Society, 2002, p. 109.



pour la séparation et l'extrapolation dystopique inverse des caractéristiques positives et négatives du *mundus*.

Tout d'abord, il faut noter que l'Angleterre de Phillip Stubbes s'approprie les excellences géographiques, climatiques et naturelles que Thomas More attribuait à l'île d'Utopie: «*A pleasant and famous Ilande, immured about with the sea, as it were with a wall, wherein the aire is temperate, the ground fertile, the earth abounding with all things, either needfull for man, or necessarie for beast¹¹*». Non seulement Dieu a béni cette nation («*Lorde hath blessed them*»), mais, à la différence de la civilisation d'Utopie, il a aussi envoyé son Fils pour lui apporter la bonne nouvelle et le rachat du péché originel. Or, au lieu de bénéficier de la révélation chrétienne et d'accéder à l'excellence morale, les Anglais sont le peuple «*more corrupt, wicked, or peruerse, liuing vpon the face of the earth¹²*». Il n'y a pas de péché connu à travers les âges qui ne fleurisse aussi dans l'Angleterre contemporaine («*there is no sin, which was euer broached in any age, that flourish not now¹³*»).

Phillip Stubbes reprend le paradoxe moral construit par Thomas More: si les Utopiens, en dehors de la révélation chrétienne, sont arrivés à une telle excellence morale, pourquoi donc les Anglais se débattent-ils dans une décadence effroyable ? Ce qui diffère dans la structure des deux textes, c'est que chez Phillip Stubbes l'Angleterre n'est plus le point de repère local par rapport auquel est décrite l'Utopie, sinon le pays étranger commenté et jugé par rapport à un état chrétien idéal. Par conséquent, l'Angleterre à laquelle les deux auteurs attribuent les maux du *mundus* change de position; de l'ici et du maintenant, elle est transportée dans un ailleurs qui, de par la distance qu'il implique, assure un examen moral apparemment plus neutre, en fait plus radical.

Le puritain, Phillip Stubbes met en évidence chez ses concitoyens tous les traits négatifs qui constituent la liste des péchés chrétiens. Le premier de la liste est l'Orgueil, «*matercula & origo omnium vitiorum*», «*the very efficient cause of all euils¹⁴*», cause de la chute de Lucifer. Sa manifestation la plus notoire est la vanité, les excès dans la pratique vestimentaire. Et l'auteur de dresser une liste interminable des «*excesses in Apparell*», à partir de tous les habits luxueux en «*silkes, Veluets, Satens, Damasks, Gold, siluer and what not els¹⁵*» (il n'y a pas pratiquement d'accessoire vestimentaire qui ne soit pas ridiculisé) jusqu'aux parfums, fards, pommades, «*oyles, liquors, vnguents & waters*» de la toilette féminine. Dans l'interprétation prude de Phillip Stubbes, les habits ont été créés par Dieu afin de couvrir le péché, et non pour exposer les parties honteuses et encourager la frivolité et la prostitution. Les créateurs de mode («*inuenters of new fashions*») sont des agents du diable.

¹¹ *Idem*, p. 111.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Idem*, p. 112.

¹⁴ *Idem*, p. 115.

¹⁵ *Idem*, p. 133.



L'anatomie des maux continue avec la condamnation de tous « *these abuses, these corruptions, and enormities there used*¹⁶»: prostitution, adultère, inceste, fornication, libertinage, athéisme, gourmandise, ivrognerie, idolâtrie, sacrilège, apostasie, folie, envie, ambition, avarice, corruption et fraude, usure («*Vsury equall with murther*¹⁷», un usurier est pire que Judas, que la mort, que le diable), faux serments (les champions en sont les Papistes, ces «*sedicious Vipers, and Pythonicall Hydraes*¹⁸»), passe-temps, comédies et interludes («*Playes were inuented by the deuill*¹⁹»), fêtes populaires païennes («*Maie-games*», «*Church-ales*»), banquets, danses («*Heathen Deuilrie*»), musique, jeux («*cardes, dice, tables, tennise, boules, and other exercises*²⁰»), combats de coqs, chasse, foires et marchés, football, mauvaises lectures («*wicked bookes*», «*which tend to the dishonor of God, deprauation of good manners, and corruption of Christian soules*²¹»), etc.

Dans la perspective de ce que Jean Delumeau appelle une « pastorale de la peur », adoptée par toutes les Églises de la Renaissance pour endiguer la « paganisation » de l'Europe²², Phillip Stubbes pose en défenseur de la vertu et de la morale chrétienne, prêchant à ses lecteurs « *to auoyd all the vanities, and deceiuable pleasures of this life*²³ ». L'instrument de cette propagande anti-vitaliste est la culpabilisation éthique et, parfois, la diabolisation de divers comportements, mœurs et pratiques collectives. Les listes compilées des péchés véniels et capitaux (pour notre auteur, toutes les fautes sans repentir sont capitales) font office de grille de sélection des traits négatifs du *mundus* anglais et européen. Par symétrie inverse avec les eutopies, une dystopie comme *l'Anatomie des abus* ignore les « anions » et ne sélectionne que les « cations », construisant l'image d'une civilisation « autre », avec laquelle l'auteur ne s'identifie pas (la distanciation est une des fonctions de la condition d'étrangers des interlocuteurs du dialogue par rapport au pays présenté), mais qu'il voudrait corriger.

La satire est une arme à deux tranchants, surtout quand le satiriste se déprend des valeurs constituées et de l'ordre en place et s'en prend aux institutions du pouvoir. Alors, au lieu de faire figure de défenseur, voire de champion de la religion et de l'éthique chrétienne ou de l'état et du prince régnant, le satiriste devient un paria poursuivi par le système. En Italie, Traiano Boccalini paie apparemment de sa vie (il meurt assassiné) la fiction satirique *De' Ragguagli di Parnaso* (1612), dans laquelle il s'est permis de railler « *sopra le passioni e i costumi degli uomini privati non meno que sopra gl'interessi e le azioni de' principi grandi*²⁴ », en fait d'attaquer

¹⁶ *Idem*, p. 180.

¹⁷ *Idem*, p. 219.

¹⁸ *Idem*, p. 224.

¹⁹ *Idem*, p. 238.

²⁰ *Idem*, p. 171.

²¹ *Idem*, p. 284.

²² DELUMEAU, Jean – *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e siècles)*. Paris: Fayard, 1983.

²³ STUBBES, Phillip – *The Anatomy of abuses*, ed. cit., p. 291.

²⁴ BOCCALINI, Traiano – *De' Ragguagli di Parnaso e Pietra de Paragone Politico*. A cura di Giuseppe Rua. Bari: Laterza, 1934, p. 3.



le pape, la politique espagnole en Italie et l'Inquisition²⁵. En France, deux satires si violentes qu'elles quittent le registre du vraisemblable et doivent être rangées dans le fantastique absurde, *Le Supplément du Catholicon ou Nouvelles des régions de la lune* (1595)²⁶ et *Les Hermaphrodites* d'Artus Thomas (1605)²⁷, ne peuvent paraître que sous le voile protecteur de l'anonymat²⁸.

En Angleterre, Phillip Stubbes ouvre une longue série de satires dystopiques qui constitueront une arme souvent employée contre le «*establishment*»: Edward Howard, *The Six Days Adventure, or the New Utopia* (1671); Hendrik Van Schooten, *The Hairy Giants: or a Description of two Islands in the South Sea, called the name of Benganga and Coma* (1671); Richard Head, *The Floating Island* (1673) et *The Western Wonder, or O Brazeel, an Incharnted Island Discovered* (1674); Daniel Defoe, *The Consolidator* (1705); l'anonyme *A Voyage to the New Island Fonseca* (1708); Mary de la Rivière Manley, *Secret Memoirs and Manners of Several Persons of Quality of Both Sexes, from the new Atlantis, an island in the Mediterranean* (1709); Edward Ward, *A New Voyage to the Island of Fools* (1713); ou encore l'anonyme *The Voyages, Travels and Wondeful Discoveries of. Capt. John Holmesby* (1757).

Prenons pour exemple les textes de Richard Head, *The Floating Island* (1673) et *The Western Wonder, or O Brazeel, an Incharnted Island Discovered* (1674), continué un an plus tard par *O'Brazile, or the Incharnted Island* (1675)²⁹. Le premier, ayant pour sous-titre *A New Discovery, relating the strange adventure on a late voyage, from Lambethana to Villafranca, alias Ramallia, To the Eastward of Terra del Templo: By three ships, viz. the Pay-naught, the Excuse, the Least-in-Sight, Under the conduct of Captain Robert Owe-much: Describing the nature of the inhabitants, their religion, laws and customs*. Published by Franck Careless, one of the Discoverers, est une satire mordante de la société londonienne. De nos jours, les lieux et les personnages ciblés par les allégories «à clé» de Richard Head sont difficiles à déchiffrer et risquent de rester obscurs, mais le mécanisme de production de la satire dystopique est bien visible.

L'auteur parodie le protocole d'une relation de voyage de découverte. Londres et Angleterre sont mis dans la position d'un pays exotique dont le narrateur décrit les caractéristiques géographiques et naturelles, ainsi que la population et ses mœurs. Les armateurs qui auraient monté l'expédition sont une «société de faillis», commerçants «*indebted and insolvent*», qui voudraient échapper à leurs cruels

²⁵ Voir NEGLEY, Glenn – *Utopian Literature*. Lawrence: The Regents Press of Kansas, 1977, p. XVI.

²⁶ *Le Supplément du Catholicon ou Nouvelles des régions de la lune*, Où se voyent depeints les beaux & genereux faits d'armes de feu Jean de Lagny, sur aucunes bourgades de la France, Dedié à la Majesté Espagnole, par un Jesuite, n'agueres sorty de Paris, 1595.

²⁷ THOMAS, Artus – *L'Isle des Hermaphrodites*. Edition, introduction et notes par Claude-Gilbert DUBOIS. Genève: Droz, 1996.

²⁸ Sur la censure des écrits utopiques, voir BRAGA, Corin – «La censure religieuse de la pensée utopique». In BRAGA, Corin – *Du paradis perdu à l'antiutopie aux XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris: Éditions Classique Garnier, 2010.

²⁹ Pour le thème de l'île flottante ou immergée, qui a joui d'un grand succès à l'époque (jusqu'à Jules Verne d'ailleurs), voir FREITAG, Barbara – *Hy Brasil: The Metamorphosis of an Island: From Cartographic Error to Celtic Elysium*. Amsterdam: Rodopi, 2013.



créditeurs. Avec Robert Owe-much ou Bankrupt à la tête, la gaie compagnie décide d'explorer et de coloniser d'autres territoires (lire «des cartiers de Londres»). Trois «bateaux» sont armés pour l'expédition: *The Least in Sight*, *The Excuse* et *The Paynought*.

Les voyageurs partent de Lambethana (Lambeth), par la voie des eaux (the Bankside), vers Ramallia (Ram Alley). Ramallia est une «île flottante», toujours en mouvement et prête à disparaître, qui n'accueille les équipages de profiteurs qu'à la saison chaude: «*I call it a Summer-Island, because it is never seen in this Golpho de Thamisis in the winter; for cold frosty weather will be the ruine of it, and therefore as Swallows and Cuckoos are never seen in this country, last in summer, so this islands always takes its choice of the summer season for its appearances*³⁰». Elle est une Villafranca, véritable paradis et oasis des débiteurs (autour de la «City» de Londres, des zones comme «White Fryars Bay» ou Mint offraient des refuges pour ceux qui risquaient la prison pour cause de dettes³¹), dont les noms antérieurs auraient été Lupania et Vulpinia.

Sur le parcours, les explorateurs rencontrent, suivant le modèle des voyages extraordinaires, plusieurs races humaines merveilleuses. L'une est la compagnie de dramaturges, comédiens et hommes de théâtre, qui «*think their life is but to laugh, and I think to be laughed at, being Wits in Jest, and Fools in Earnest*³²». Puis des gens «*whose whole delight consists in whoring, drinking, and dancing: if any mischief escape these men, it is not their fault, for they laid as fair for it as they could*³³». Suivent des vaniteux, «*whose soul and its faculties consisted in rigging or dressing themselves to the best advantage; and that they might not lose either benefit of nature or their extraordinary labour, they omit no opportunity to visit such publick or private places, where a good shape and habit is best shown*³⁴». Parmi les races monstrueuses voilà des sportifs et des nageurs: «*several Men-mermaids, swimming and sporting up and down: We were informed that they are Amphibii, and will live both on the land, and in the water*³⁵». Les Sirènes ne manquent pas à l'appel, mais, par délicatesse, ne font leur apparition que de nuit. L'île flottante est habitée par des «Amazones chrétiennes», natives de Westmonasteria.

Puisant librement (jusqu'au mot à mot³⁶) dans les essais de Thomas Powell, *The Art of Thriving. Or, the plaine Path-way to preferment, together with the mysterie and misery of lending and borrowing* (1635), Robert Head ironise sur ses propres problèmes avec les jeux, les paris et les dettes. Mais il étend la satire à un «traité» moral portant sur *The manners and dispositions of the Ramalliens with their*

³⁰ HEAD, Richard – *The Floating Island*, 1673, p. 17.

³¹ Voir l'article [sans auteur] «*The Floating Island*» [en ligne]. In «A Course Of Steady Reading». Disponible sur: <https://acourseofsteadyreading.wordpress.com/2010/10/27/the-floating-island>. Publié le 27/10/2010.

³² HEAD, Richard – *The Floating Island*, p. 10.

³³ *Ibidem*.

³⁴ *Idem*, p. 11.

³⁵ *Idem*, p. 20.

³⁶ Voir STEGGLE, Matthew – «Richard Head's *The Floating Island* (1673) Plagiarizes Thomas Powell». *Notes and Queries*. 52 (3), (September 2005), p. 325-327.



religion, laws, and customs. Si Phillip Stubbes prend ses distances face à la société qu'il critique, Robert Head s'y inclut volontairement, produisant une image «de l'intérieur», humoristique et caustique, des défauts quintessenciés de la société de bons viveurs dont il fait partie.

Le même dispositif du voyageur étranger dans un pays inconnu est utilisé par Edward Ward dans son *A New Voyage to the Island of Fools. Representing the policy, government, and present state of the Stultitians* (1733). Le narrateur est un Vénitien noble qui raconte, dans cinq lettres, son voyage chez une nation lointaine, dont il voudrait présenter les caractéristiques. Il prend même soin de décliner l'acuité de son observation, invoquant la différence culturelle trop grande: «*Sir, the task you are pleas'd to impose upon me might be perform'd with less difficulty if I were not so much a stranger to the nature, language and customs of the people you command me to describe*³⁷». L'auteur attribue ainsi à son narrateur une altérité confortable qui lui permet une vision distanciée et donc une critique (prétendument) objective du monde visité.

Avant de débarquer dans l'île, à l'écoute des ouï-dire, l'opinion du voyageur est des plus encourageantes. À l'encontre des autres pays d'Europe, on dirait que cette nation serait promise au ciel par la bravoure de ses habitants, la fécondité de son sol, l'aménité de son climat et surtout sa position géographique, des plus favorables pour les échanges et le commerce³⁸. Comme nous l'avons démontré autre part, les terres nouvellement découvertes de même que celles inventées au moment de la Renaissance ou pendant l'Âge classique héritaient du *topos* médiéval du jardin d'Éden³⁹. Primitivisme et utopie supposaient un état paradisiaque, prélapsaire, et donc une supériorité naturelle et morale incontestable sur les Européens.

C'est avec ce «préjugé» culturel feint, mimé par l'auteur, que le Vénitien aborde l'île. Son désenchantement sera d'autant plus contrariant, renversant abruptement l'utopie en dystopie. À la vision positive des «étrangers», les habitants du pays, y compris le guide local du Vénitien, opposent une vision désabusée et critique. Le code satirique de lecture est mis en avant dès le titre, qui parle d'une Île des fous et d'une nation de Stultitians. Cependant que la convention rhétorique est énoncée dans un Mot aux lecteurs, invitant à une lecture en transparence et renvoyant au référent concret de l'allégorie: «*Though this Island of Fools is not to be met within the maps of the world; yet you may guess at the right name of it, as well as its situation, by the manners of the inhabitants. The people are not Stultitians by Nature, but Practice*⁴⁰».

Le schéma (anti)utopique est ainsi mis en marche: l'Île des fous et l'Angleterre, en tant qu'allégorisant et allégorisé, sont deux topies opposées. La première, la pire, que l'auteur offre en contre-exemple négatif, est située dans un ailleurs

³⁷ WARD, Edward – *A New Voyage to the Island of Fools, Representing the policy, government, and present state of the Stultitians*. By a noble Venetian. London, 1713, p. 1.

³⁸ *Idem*, p. 3.

³⁹ BRAGA, Corin – *La quête manquée de l'Avalon occidentale. Le Paradis interdit au Moyen Âge 2*, Paris: L'Harmattan, 2006; BRAGA, Corin – *Du paradis perdu à l'antiutopie aux XVI-XVIII^e siècles*, Paris: Éditions Classique Garnier, 2010.

⁴⁰ WARD, Edward – *A New Voyage to the Island of Fools, ed. cit.*, p. V.



géographique ; la seconde, «pas si mauvaise que ça», occupe sa position dans l'ici et le maintenant européen contemporain de l'auteur. En d'autres mots, Edward Ward fait une sélection des traits mauvais de l'Angleterre (plus exactement du *mundus*), qu'il voudrait corriger, et les projette dans un espace exotique, qui lui sert de miroir moralisateur. Devant ce portrait négatif, un tableau qui les représente en «fous» (les *mores* d'Érasme et de More), les Anglais devraient réagir par une prise de conscience et un rejet des maux ainsi mis en vedette.

Edward Ward n'invoque plus la liste de péchés de l'éthique chrétienne, il s'en prend aux défauts de l'homme (pré)moderne: esprit de révolte, imagination («*fancy*»), vanité de s'exprimer sur tout («*Opinion of anything*»), humeurs et passions. Ce sont les facultés de l'âme (passions et sentiments, imagination et *doxa*) que les philosophies rationaliste et empiriste de l'époque dénoncent à l'unisson comme des ennemies de la Vérité, de la Raison et de la Probabilité⁴¹. Privés de ces instruments d'autocontrôle, les Stultitiens (de «*stultus*», bête, stupide, idiot) sont des dégénérés, esclaves de leur avarice, ambition, esprit de vengeance, de leurs folies et vices⁴². De manière plus appliquée, Edward Ward s'attaque aux jeux et aux «locaux de perdition», ainsi qu'à la politique des Whigs, mais ces critiques ne sauraient être que des échantillons des choses qui vont mal en Angleterre.

Le portrait des Stultitiens offre une sélection «cathodique» des traits négatifs que l'auteur identifie chez ses contemporains: «*They will pray, fawn, lye, flatter, swear, forswear, murder, rebel, cheat, betray one another, and perpetrate any manner of villany to gratifie their different sentiments, inclinations, and interest, powerful interest!*⁴³». On dirait qu'Edward Ward veut traiter ses concitoyens par une cure «homéopathique», un «autovaccin» qui, en injectant dans l'organisme des bacilles à moitié assommés en grande quantité, oblige le corps (social) à se défendre en sécrétant des anticorps moraux en abondance.

Satires des mœurs sexuelles

Un des péchés qui a fait couler le plus d'encre corrosive est la luxure ou la concupiscence. Une sous-série des antiutopies de l'Âge classique est composée des satires des mœurs sexuelles. En voilà une sélection: Vincenzo Sgualdi, *Republica di Lesbo, avero della Regione di Stato in un dominio aristocratico* (1640); François Hédelin d'Aubignac, *Histoire du temps, ou Relation du royaume de Coquetterie* (1654); Henry Neville, *The Isle of Pines* (1668); Eliza Fowler Haywood, *Reflections on the various effects of love according to the contrary dispositions of the persons on whom it operates*. Illustrated with a great many examples of the good and bad consequences of that passion. Collected from the best ancient and modern histories. Intermix'd with the latest amours and intrigues of persons of the first

⁴¹ *Idem*, p. 4.

⁴² *Idem*, p. 5.

⁴³ *Idem*, p. 4.



rank of both sexes, of a certain island adjacent to the Kingdom of Utopia (1726); ou encore Gabriel François Coyer, *Découverte de l'Isle Frivole* (1751).

Henry Neville, un des jeunes iconoclastes de la Révolution anglaise, arrêté, exilé et censuré par le Parlement de Cromwell, imagine dans *The Isle of Pines* (1667, traduite en français comme *Voyage du sens commun à l'isle d'Utopie*, 1668) une critique de la mentalité sexuelle libertine. Le récit, qui feint les rigueurs discursives du voyage d'exploration, offrant des détails pragmatiques comme les coordonnées géographiques, raconte la découverte d'une «quatrième île près de Terra Australis Incognita», le grand continent austral inconnu qui hantait l'imaginaire de l'Âge classique. Suivant le modèle imposé par Christophe Colomb, l'île est plaquée sur le topos du Paradis terrestre: climat parfait, végétation de Pays de Cocagne, offrant la nourriture de par elle-même sans aucun effort cultivateur, faune inoffensive réconciliée avec l'homme, etc. Il ne manque que l'effort humain pour que cette place «*would prove a Paradise*⁴⁴».

Et la «couronne de la création» ne tarde pas à faire son apparition. Un bateau, *India Merchant*, en route vers les Indes orientales, est surpris par une tempête et coulé près de Madagascar. N'en échappent que George Pine et quatre femmes: la fille du commandant et trois servantes, deux blanches et une noire. L'histoire des naufragés débute comme une robinsonnade, avec la petite compagnie aménageant et cultivant l'île, mais tend rapidement à devenir une utopie, puisque le «contingent» humain monte vertigineusement jusqu'à devenir un peuple. George Pine (le nom n'est pas innocent) a des quatre femmes 47 enfants; à soixante ans, il peut compter une descendance de 565 enfants, petits-fils et arrière-petits-fils; cent ans après, quand l'île est redécouverte par un bateau danois, le capitaine évalue la population à quelque 10-12.000 mille habitants, repartis entre les tribus descendant de Sarah English, Mary Sparks, Elizabeth Trevor et Philippa.

On dirait que cette fertilité (surclassée uniquement par celle d'Edouard et Elisabeth dans *Icosameron* de Casanova⁴⁵) ne fait que mettre en pratique la harangue de Dieu de Genèse 1:28 «Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre». Toutefois, le récit semble matérialiser plutôt un fantasme érotique libertin, celui de la polygamie libre. Un épisode intermédiaire, ou un «sas narratif» (selon le syntagme de Pierre Ronzeaud), offre une clé pour le registre sexuel de cette robinsonnade. En Inde, à Calecute (Calcutta), le narrateur évoque l'activité de certains «brahmanes-étalons» («*Brachman Stallions*»), qui offrent leurs services à tous les couples stériles⁴⁶. Combinant la coutume médiévale du droit de cuissage du «seigneur» avec la légende de la «matière d'Asie» sur le rite de défloration des jeunes filles par des étrangers de passage, le récit de Neville place les chastes sages des Indes dans la posture de procréateurs; il tire ainsi une flèche vers les mœurs des prêtres européens et, plus largement, il ironise l'éthique de l'abstinence chrétienne.

⁴⁴ NEVILLE, Henry – *The Isle of Pines*. An Essay in Bibliography by Worthington Chauncey FORD. Boston: The Club of odd volumes, 1920, p. 66.

⁴⁵ CASANOVA, Giacomo – *Icosameron*. 1788; *Les vingt journées d'Edouard et d'Elizabéth [Icosameron]*. Roman inconnu adapté par J.-M. Lo DUCA. Paris: Éditions Pygmalion, 1977.

⁴⁶ *Idem*, p. 82-83.



Cependant, *L'Île de Pines* n'est pas (ou est plus qu') une rêverie compensatrice qui ne serait qu'un exutoire des frustrations sexuelles. Henry Neville se retranche dans la position d'un moraliste critique qui ourdit un scénario libertin exclusivement pour démontrer ses conséquences néfastes. Pines et ses femmes, ainsi que leurs descendants, sont des européens qui expérimentent l'état d'«homme sauvage»: ils vivent nus et sans contraintes morales. Or, voilà que ce retour à la condition prélapsaire, proposé par différentes sectes adamites au long de l'histoire, n'est pas possible, puisque le péché originel a corrompu la nature humaine («*the depraved nature of mankind*»). Sans la conscience du péché («*the sence of sin being quite lost in them*»), négligeant de prendre des mesures contraignantes contre la luxure, la population de l'île tombe dans la prostitution, l'inceste et l'adultère. Par cette micro-allégorie de l'histoire de l'humanité, Henry Neville entend prouver la thèse de la nature déchue de l'homme, que seule l'Église de Christ peut racheter. Isolé et amplifié, le péché sexuel finit par transformer le topos paradisiaque de l'île sauvage en une dystopie sociale.

Dans la *Découverte de l'Isle Frivole* (1751), Gabriel François Coyer porte la critique des mœurs érotiques au comportement de tout un pays, la société française en l'occurrence. La convention utopique est bien présente : la satire ne vise pas la France directement, mais à travers un pays antipodal imaginaire, situé dans le Continent Austral Inconnu. La stratégie de distanciation est sophistiquée ; il y a tout un jeu de masques entre le narrateur du récit (un capitaine anglais), l'auteur de la relation écrite à partir du journal de bord (un Français) et le (prétendu) éditeur (un Hollandais). Ces dédoublements de l'auteur peuvent bien être une parade pour déjouer la censure (comme les Pays-Bas étaient un havre éditorial pour les auteurs huguenots, beaucoup d'éditeurs français donnaient pour leurs livres des imprimeurs et des sièges hollandais fictifs), mais ils ont néanmoins l'effet de conférer une profondeur de miroirs multipliés aux critiques sociales.

L'amiral Anson, en voyage d'exploration avec une petite flottille de trois vaisseaux, est poussé par un «vent impétueux» vers le Sud, près de la Terra Australis Incognita, où il découvre un petit archipel de quatre îles, ayant pour capitale l'Isle Frivole. Si les premières images rappellent le paradis terrestre, le capitaine et son équipage changeront d'impression, dès qu'ils sont emmenés dans la Ville de l'Esprit, la résidence de l'Empereur local. L'île et ses habitants les Frivolites méritent bien leur nom, tout le monde s'adonnant aux frivolités les plus diverses. La superficialité, la vanité, l'embonpoint, les puérités y règnent maître, ayant complètement banni les vertus, la sobriété et le bon sens.

Le récit peint un tableau où ce que la morale courante traiterait comme des défauts est apprécié: «Un homme à qui bien des gens viennent souhaiter le bon jour, & qui ne le souhaite à personne, qui voit beaucoup d'étoffes & des bijoux dans sa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait de grands repas dans un salon bien verni, & qu'on applaudit toujours, cet homme est appelé grand chez les Frivolites, & on lui doit de grands respects, de la politesse aux autres. Elle est l'âme des Frivolites la politesse. Il vaudroit mieux avoir trahi son ami, que d'estropier un compliment. Ils observent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, est en



grande considération: si avant sa fortune il eut pris quelques Agathines sur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expressions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de sa femme: mais il delateroit si ses amusemens n'étoient pas décens. À l'arrivée de l'Amiral on formoit un établissement où le sexe subalterne pourroit perdre sa vertu avec décence⁴⁷». C'est un monde à l'envers, où les tares de la civilisation européenne sont devenues les valeurs dominantes.

À la cour impériale sont rassemblés les représentants les plus illustres des métiers jugés les plus nécessaires pour l'État: brodeurs, vernisseurs, bijoutiers, marchands d'odeurs et de parfums, fabricants d'étrennes, ouvriers en lustres, compositeurs de desserts figurés, inventeurs et contrôleurs de modes, peintres pour les voitures de ville, maîtres à danser, écrivains de cour («faisers de romans»)⁴⁸. L'Amiral Anson est pris en dérision et se fait rejeter par la haute société quand il parle de constructeurs de bateaux, mineurs, médecins et chirurgiens, géographes, mathématiciens et physiciens; en revanche il a un grand succès quand il commence à vendre des brevets pour les rubans, les perruques ou les dentelles et monte une troupe de musique et de danse.

Et pour que le renvoi satirique à la cour royale parisienne ne reste par trop subtil, Gabriel François Coyer invente aussi une histoire de l'Isle Frivole. Tributaires pendant longtemps à l'état de barbarie, les habitants avaient finalement commencé à bâtir une civilisation sobre et prospère. Malheureusement, un navire français échoue sur l'île, qui «colonise» les autochtones avec «tous ces arts qui réjouissent les yeux, qui embellissent les passions» à la mode en Europe. L'arrivée de la pompe et du luxe se fait surtout par l'intermédiaire de la petite bibliothèque du bateau, pleine de «livres de goût»: «des romans délicieux, des comédies pétillantes d'esprit, des tragédies galantes, des opéras d'amour fondu⁴⁹». À son départ de l'île, le sobre amiral Anson prendra soin de cacher ses coordonnées géographiques et de la mettre dans une sorte de quarantaine, moins pour la protéger de la convoitise des Anglais, que pour défendre son propre pays d'une épidémie de frivolité.

La contre-sélection dystopique de ce qu'un moraliste apprécie comme le mal de la civilisation française classique est doublée d'une catachrèse filée, à savoir d'une lecture littérale des métaphores de la superficialité. Les explorateurs sont choqués à leur arrivée par «des phénomènes inconnus ailleurs: la terre aussi légère que la fleur de farine; les arbres sans solidité, les fruits plus faits pour flatter le goût, que pour nourrir; d'autres travaillés dans les creusets d'une nature chimiste, & qui ne flattent que les yeux: le vin dépouillé d'esprits: la chair usuelle peu substantielle, & en général tous les animaux n'ayant que le volume sans avoir le poids proportionnel ni la force. Par tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature⁵⁰». À ce décor factice participent des tigres avec des griffes et des dents flexibles, des oiseaux trompeurs, des arbres qui cassent sous le moindre poids, etc. Si ce monde dématérialisé, réduit aux apparences et aux surfaces, n'était pas l'allégorie

⁴⁷ COYER, Gabriel François - *Découverte de l'Isle Frivole*. À la Haye, 1751, p. 37-38.

⁴⁸ *Idem*, p. 12-13.

⁴⁹ *Idem*, p. 23.

⁵⁰ *Idem*, p. 6-7.



transparente d'une civilisation jugée frivole, si les métaphores de la légèreté devenaient plus «denses» et opaques, alors le récit de Gabriel François Coyer ferait le saut vers le sous-genre des antiutopies qui donnent de la matérialité fictionnelle à des mondes absurdes, comme *L'Île des Hermaphrodites nouvellement découverte* (mais déjà anciennement découverte, en 1605) par Artus Thomas⁵¹.

En guise de conclusion, nous pensons avoir démontré que, si les utopies constituent le «positif» d'un film, ou une représentation «en repoussé», alors les antiutopies sont le «négatif» de ce film, la fresque dessinée «en creux».

⁵¹ Voir aussi notre commentaire dans BRAGA, Corin – *Les antiutopies classiques*. Paris: Classiques Garnier, 2012, p. 102-104.